

Des mots en partage...

De l'atelier écriture de Roanne

Histoire d'une poubelle,

LA POUBELLE qui accueille tout, sous le bureau, sous l'évier, sous l'escalier...sans aucune vanité !



Confinée sous le bureau de Madame, notre poubelle s'enorgueillit de son look parisien où se côtoient sur ses flancs métalliques la Tour Eiffel, Notre Dame, l'arc de Triomphe...

Cette belle paresse un peu, car ordinairement on lui donne peu d'ouvrage, à peine quelques brouillons de lettres froissés ou déchirés et déjà Madame la vide... Pour rompre l'ennui, elle a appris à reconstituer les puzzles. Ce n'est pas de l'indiscrétion mais simplement un exercice intellectuel.

Mais aujourd'hui, rien ne va plus ! Il règne une atmosphère de colère, et peut-être de chagrin ? Madame l'a sortie de son refuge et à grand bruit, elle déchire et jette violemment des bouts de papiers, des bleus, des roses, des papiers glacés. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Dame poubelle commence à examiner ce qui tombe dans ses entrailles, elle recolle les confettis : Des mots d'amour ? De l'amour enflammé ! Des lettres tendres ? Quelques unes, mais d'autres plus cruelles... Des photos alanguies ? Les plus anciennes, oui, puis les personnages se détachent ; le compagnon de Madame joue les indifférents... Madame ne s'en était pas rendu compte ? Elle aurait dû consulter sa poubelle ! Car en effet, ce sont des souvenirs que Madame chasse à grand bruit ! Mais, oui ! Il faut se rendre à l'évidence, Dame poubelle vit une rupture...

Je suis une poubelle des années 50, placée négligemment à l'angle d'une modeste maisonnette dans un minuscule jardin. Là, vivait un ménage (comme on disait autrefois) sans histoire.

En vérité, je ne suis qu'une vieille lessiveuse en métal galvanisé un peu cabossée et au couvercle terriblement sonore. Je suis d'une époque où on ne connaissait pas encore les sacs plastiques. On utilisait les journaux et c'est ainsi que dans mon petit coin, j'étais informée régulièrement des nouvelles du monde. Plus particulièrement celles des vendredis quand on se débarrassait des restes de poissons. Je veux parler des arêtes car en ce temps-là on achetait des poissons entiers, pas des filets informes ou des pavés de panés. Et aussi celles des dimanches où rituellement on emballait soigneusement les os du poulet qui avait constitué le meilleur repas de la semaine.

Je suis imbattable sur l'actualité de ces années-là. Les gros titres me restent encore en mémoire :

---En 1955, le stylo étant autorisé dans les écoles, j'ai pu lire : « Mon Bic tue ma Sergent-Major ».

---En 1958« Le scoubidou est dans toutes les mains ».

---Et aussi : « Il y a des soucoupes volantes dans le ciel : on voit des Martiens partout ».

--- ou encore, «Ce Johnny qui se roule par terre ».

Mais Je me suis particulièrement régalée quand on me donnait à voir la sublime Grâce Kelly ou les belles Pin-up tellement sexy.

J'aimais bien ma vie solitaire mais pleine d'événements jusqu'au jour où j'ai soupçonné une actualité plus proche. Elle concernait cette fois, la vie intime des habitants de la maison.

J'ai eu des preuves que le couple, ne s'entendait sans doute plus très bien le soir où, d'un geste rageur la femme m'a jeté brutalement et en pleurant des assiettes cassées. Le lendemain c'était des morceaux déchirés de photos en noir et blanc aux bords dentelés qui rejoignaient les débris de vaisselle. Ensuite ce furent des petits paquets de lettres attachées par des rubans aux couleurs pastel. Car on s'écrivait en ce temps-là !

Puis plus rien. La maison avait été désertée et de ce jour personne n'eut plus besoin de moi. Il faut vous dire que les nouveaux occupants me remplacèrent par une jeunesse issue de la nouvelle génération des poubelles en plastique. Matière qui va avoir, je le pressens, des conséquences désastreuses pour l'environnement de notre planète !

Et depuis, ironie du sort, je croupis, abandonnée et désenchantée dans un dépôt d'ordures !



Je suis une poubelle un peu ventrue, de couleur kaki délavé et je vis dans le local au rez-de-chaussée d'un petit immeuble tranquille.

Je connais toutes les habitudes des locataires. Il y a ceux qui, avec morgue et dégoût, jettent leurs sacs sans même me regarder ; ceux qui, curieux, s'attardent, se penchent et me tripotent dans l'espoir de dénicher quelque chose d'intéressant ; enfin ceux qui, sans scrupules, glissent sournoisement journaux, bouteilles et médicaments tout en surveillant la porte d'accès.

Je prends l'air deux fois par semaine - le lundi et le jeudi - le concierge m'installe sur le trottoir où je fais de la figuration à côté d'autres poubelles un peu pimbeches parce que plus neuves que moi. Là, nous attendons le passage des éboueurs.

Ah ! Ceux-là ! Pour qui ils se prennent ! Ils me malmènent, me secouent, me bousculent. L'hiver quand mon couvercle est gelé et colle au rebord, ils me lancent des coups de pied en jurant. Je suis offusquée, j'ai ma dignité même si je ne suis qu'une poubelle de rue. Mais l'été j'ai ma revanche : quand ils soulèvent mon couvercle, une nuée de grosses mouches noires et une odeur infecte leur sautent à la figure.

Quand je suis vidée, rentrée et vaguement nettoyée, je me repose et fais des rêves de grandeur. Je rêve que je suis une poubelle de bureau dans une entreprise importante, une poubelle chic et pimpante qui ne reçoit que des papiers propres. Chaque soir, je suis bichonnée par la femme de ménage qui me nettoie, m'aseptise et parfois me parfume.

Je m'endors en imaginant la vie douillette de cette poubelle de haut standing. Réveillée brutalement par la chute d'un sac, je réfléchis et me dis que je finirais peut-être par m'ennuyer dans ce bureau... et que je ne suis pas faite pour la vie bourgeoise.



Je suis née chez Groflex d'un père célèbre préfet de Paris ; sans être vaniteuse, j'en éprouve une certaine fierté, il y a peu d'objets dans ce magasin qui portent un nom célèbre. Je suis d'un beau jaune légèrement fluo, sans être raciste je trouve mes sœurs de couleur bien plus belles que la vert olive qui me côtoie.



Tiens, voilà qu'elle est choisie avant moi (il y a des gens qui n'ont vraiment pas de goût !)

Mais qu'entends-je : « Maman prend celle –ci, elle est trop jolie ! ». Une main me saisit (la vérité sort de la bouche des enfants). Nous attendons à la caisse, la fillette joue avec moi : elle appuie sur ma pédale, je souris, elle sourit, elle appuie plus fort, je ris silencieusement à gorge déployée !

Puis c'est le voyage en voiture jusqu'à l'appartement.

Déception : on me place sous un rayonnage dans un coin de la cuisine, on me double d'un horrible sac gris que je ne tarde pas à apprécier quand il reçoit en son sein les couches odorantes du bébé ; puis ce sont les épluchures, les de diverses origines, les arêtes de poisson, et des couches, des couches... quelle odeur !

Je bénis le sac gris qui me protège, quand il est plein on le remplace par un de ses frères et les jours se ressemblent : on m'ouvre, on me ferme, on remplit le sac, on le change : monotonie ! Un jour la fillette a voulu jouer avec moi, on l'a éloignée « Touche pas à la poubelle, c'est sale ! ». Humiliation !

Le lundi est un jour particulier, le meilleur de la semaine : il vient à la maison une dame en blouse bleue, elle met tout sans dessus dessous, elle frotte, elle lave, elle s'affaire et surtout elle fait ma toilette et quand elle e fini, elle me parfume au citron, quand il fait beau, elle ne m'essuie pas mais me met à sécher su le balcon (moment privilégié). J'y rencontre ma collègue du bureau, nous nous racontons nos vies : je me plains des couches, des épluchures, des os, des odeurs. Elle c'est une intellectuelle, elle lit tout ce qui lui tombe sous le couvercle, elle déteste les publicités trop nombreuses et sans intérêt, mais elle lit les journaux ; elle me raconte les tremblements de terre, les inondations, les exploits sportifs ; un jour elle m'a appris que les hommes se tuaient entre eux, je savais qu'ils tuaient les animaux, il faudrait être idiot pour ne pas avoir compris avec tous les os qu'ils m'envoient sous le couvercle. Ils ne se tuent pas pour manger mais parce que c'est la guerre et même quand ce n'est pas la guerre, simplement parce que « tu ne penses pas comme moi ou bien tu es d'une autre race », un pistolet, une bombe, ils ont le choix, boum et c'est fini.

Il y en a qui croient qu'après la mort, ils auront une autre vie. Moi, je sais que c'est mon cas, je suis recyclable, quand je serai hors d'usage, on me fondra, on me moulera et je deviendrai sac gris (horreur) peut-être pot de fleur ou cuvette, ce qui me plairait vraiment ce serait d'être transformée en jouet. J'aurais sans doute une vie très agitée, mais surtout je m'amuserais.

Si le baron Hausmann, au début du 19^{ème} siècle n'avait pas tracé les Grands Boulevards, je n'aurais sans doute jamais existé, officiellement tout au moins. Il était préfet de la Seine et c'est un autre préfet de la Seine qui a permis d'établir mon acte de naissance et de me nommer « poubelle » comme son nom de famille. Quel honneur !

Evidemment, j'avais des précurseurs sans nom. J'étais un vieux seau ou aussi un vieil ustensile rouillé ou caché dans un coin d'une cour de ville, mais pas de ferme ! A la ferme, rien ne devait être ordure : les épluchures des bons légumes mises dans les clapiers, le fumier des clapiers jetés dans les jardins pour avoir d'autres bons légumes. Les rares journaux servaient à allumer les cuisinières à bois, se transformaient comme le bois en cendres et retournaient au jardin toujours pour engraisser la terre. Je ne servais donc pas beaucoup, et si j'existais, je n'étais pas très esthétique mais c'était le temps du vrai bio ! A la ville, je vis souvent dans des recoins ou dans des pièces à part appelées « local à poubelles ». Là, c'est la galère ! Les vide-ordures me déversent brutalement un mélange étonnant d'un peu tout et on entend (de la part de mes utilisateurs, d'ailleurs !) « Oh ! Ces poubelles, elles puent ». La faute à qui ? Et les jours de ramassage c'est encore la galère. Des hommes viriles me coincent à l'arrière d'un camion-poubelle, lui aussi, et alors je me vide brutalement et me voilà à nouveau sur le trottoir où j'ai passé la nuit, par tous les temps, j'attends là.

Les humains bafouent mon nom, surtout sur la mer. L'Océan n'est-il pas devenu « la poubelle de la planète » à cause de tous les déchets qu'il avale, il balance même sur ses flots des navires-poubelles. Pourtant je suis de plus en plus sophistiquée, je fais même partie du design raffiné des intérieurs. Je suis admirée pour mon originalité. Tout ce que je reçois se recycle, aussi puis-je vous conseiller de visiter « le jardin du vent » dans le Nord où tous les systèmes qui s'animent avec le vent ont été construits avec des bouteilles en plastique provenant de mon intérieur. Parfois dans des émissions de télé, on parle de moi. Je vous répète cette réflexion plutôt violente d'un chanteur people disant à propos d'un escroc de stars « une poubelle ne le voudrait pas pour sac ». Oh ! Je suis choquée car nous, poubelles, nous acceptons tout, vraiment tout, mais pas les hommes.

De plus, je suis fière d'être poubelle et je revendique haut et fort cette publicité « On ne maltraitera plus jamais vos déchets comme avant car 90 % de votre poubelle grise (dernier modèle) est valorisé ». Vous avez compris ce message, respect s'il vous plaît.

Merci Monsieur Poubelle de m'avoir permis de tant évoluer et d'être devenue un ustensile indispensable au genre humain.



Elle n'est pas comme ces poubelles moches en plastique qui empestent la pelure d'oignon, les restes de thon et coquillages, les vieilles peaux de fruits gluantes. Elle est belle, ma poubelle de bureau, de fabrication artisanale, tressée par ma grand-mère à l'atelier vannerie de l'hôpital. Elle sent bon l'osier, les copeaux de crayons de couleur bien taillés, l'encre des papiers froissés, les emballages sucrés des bonbons collants. Elle en a avalé des adresses et lestes maintes fois recopiées. Elle en a vu passer des brouillons déchirés, des dates de rendez-vous manqués. Elle en a empilé des exercices ratés de mathématiques, des dessins malhabiles, des découpages et cahiers remplis de tests de peinture. Elle en a absorbé des kleenex imbibés de larmes ! Et quel crève cœur quand j'ai retrouvé, plongée tête la première dans ma poubelle, ma première poupée toute désarticulée, barbouillée, de la colle plein les oreilles, des rubans de scotch desséchés autour du cou et de la taille.



Aujourd'hui, elle se nourrit de courriers bien triés, de lettres jamais envoyées, de publicités envahissantes ; elle stocke les mots durs, les mots doux, les promesses, mais jamais de messages compromettants !

Ma poubelle est amusante : il y a ceux et celles qui la chahotent, la visent pour y lancer des balles en boules de papier en criant : « Gagné ! Panier marqué ! »

Elle est accueillante ; le chat la pousse, la renverse, la griffe ou s'installe pour la nuit, bien au chaud sur les journaux chiffonnés

D'où ce besoin, quasi maniaque, de vérifier que ma poubelle est bien revenue à sa place, sous le bureau ?

J'aime quand ma poubelle est pleine à ras bord. Mais pourquoi donc cette crainte, à chaque fois que je la vide, de jeter quelque chose d'important ?

Ma poubelle a toujours suivie dans les déménagements. Qui peut deviner que le double fond recouvert de feutrine et papier fleuri et rococo, sa photo magnifique et son poème bouleversant sont secrètement gardés...

Pas question de la mettre à la poubelle !

Je n'aime pas

Les manipulateurs

Les dominateurs

Les envahisseurs

La fuite

Le statut quo

La guimauve

Le mutisme

Le bruit

L'abandon

La fusion

La démagogie

Les jaloux

Les hypocrites

La violence

La mauvaise foi

L'huile de foie de morue

Les sourires polis,

Etc, etc,...

Arrêtons, la poubelle est archipleine,
C'est un puits sans fond.

Pourquoi à la poubelle ?
Ce ne sont pas des déchets,
C'est une partie de l'humanité.



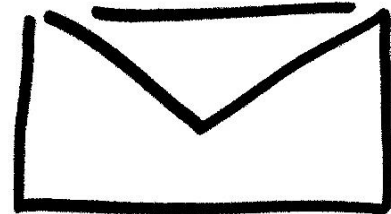


Je n'ai rien de ces poubelles décorées, de haute technicité, dessinées par le dernier designer à la mode.

Reléguée au fond du jardin, fabriquée en fer blanc en forme de lessiveuse tellement cabossée que malgré tous mes efforts mon couvercle a du mal à accrocher, j'attends et je rumine.

Un jour, peut-être, quelqu'un découvrira l'enveloppe sclérosée, loqueteuse et sale, fichée en moi depuis des décennies. Elle ne vient pas du bout du monde, n'a rien qui incite à la rêverie.

Aux blessures qu'elle porte on devine un destinataire impatient et anxieux. Contenait-elle des mots d'amour, une rupture ?



J'ai toujours été frappée par le fait que seules les enveloppes s'attardaient. Leur intérieur, sans doute, préférant filer dans un tiroir ou virevolter sur un tas d'ordures. J'aimais qu'elles me restent. Je connaissais leurs câlins. Si certaines drainaient des relents de facture ou d'administration, d'autres m'aidaient à cultiver une imagination riche et heureuse. Je pouvais ainsi m'éloigner d'un présent douloureux et humiliant.

J'ai pour celle qui me reste une tendresse infinie.

J'étais la belle bleue paisible, caressante aux pieds des estivants. Sous mes flots tièdes, des trésors se cachait : poissons et animaux de toutes sortes, de toutes couleurs, amphores gorgées de pièces, trésors archéologiques. Je faisais rêver, tellement rêver les hommes qu'ils sont venus en masse pour m'admirer, me parcourir, me découvrir. Hélas !

Aujourd'hui, mon souffle est lourd, mes vagues s'essouffent dans les déchets qu'ils m'ont laissés, comme cadeaux empoisonnés, des tonnes, des milliers de tonnes d'ordures de toutes sortes, de toutes couleurs, bouteilles, chaussures, ferraille, seringues, pétrole, et même maintenant les misérables déchets humains rejetés par l'Afrique et engloutis dans mes eaux avec ces bateaux cercueils vendus à prix d'or par les passeurs criminels.



Je vais mourir, bientôt sans doute ; si rien ne change ; je suis la poubelle du monde ; mes eaux bleues s'asphyxient et mes poissons se meurent. Combien de temps encore !...

La ville respire doucement en presque silence. C'est le mitan de la nuit. Quelques voitures flashent le bitume d'éclats de phares, quand, doucement, une rumeur envahit la rue, monte, grandit, s'enfle, c'est un claquement, puis dix, puis cent, puis mille claquements de couvercles des poubelles. Au long des rue, le bruit éclate, envahit la ville, une voix métallique s'élève :

Poubelles des rues, poubelles des maisons, des cuisines, des salles de bains, des WC, des écoles, des usines, des restaurants, des hôpitaux, etc, etc,...

Unissons-nous pour défendre les droits de tous les réceptacles possibles des déchets de l'humanité...

Une clameur lui répond :

Réclamons vidanges et nettoyages fréquents ! Désodorisants ! Afin d'assurer notre survie partout dans la ville.

Réclamons protection des forces de police contre les imbéciles qui nous flambent ou nous renversent sans ménagement.

Réclamons le respect des concierges qui nous tirent avec rudesse sur le trottoir et des noctambules qui pissent contre nous.

Il faut prendre conscience de notre importance dans la vie quotidienne des hommes, ne plus accepter dédain et brutalité.

Car nous sommes en réalité, aussi indispensables et même plus, que tous les appareils électriques qui meublent les lieux fréquentés par les humains.

Et pour nous faire entendre, je vous propose d'aller nous déverser devant la mairie et la préfecture.

Les plus grosses poubelles porteront les petites car toutes doivent être entendues.

Les poubelles containers encadreront le cortège et sur l'air de « Toutes ensemble, toutes ensemble, vouai ! vouai ! » rythmé par les claquements de couvercles, et en avant les roulettes...

A ces mots, la manifestation se mit en marche, suivie par un effluve pestilentielle et qui devait à elle seule convaincre les autorités sollicitées.



